

Pas si grave



Caroline Jean

Caroline Jean

Pas si grave

© Caroline Jean, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4120-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour ma fille.

1.

Maman

Quand j'étais petite, ma mère ne m'emmenait pas chez le médecin mais *chez le pédiatre*. Je me souviens parfaitement de cet homme : plutôt âgé, le crâne dégarni, portant des lunettes à monture noire et une blouse blanche. Ce docteur m'a traumatisée. Ma mère a toujours refusé de l'entendre, mais qu'elle le veuille ou non, c'est un fait : il m'a traumatisée.

J'avais peur dans son cabinet, j'ignore pourquoi mais en tout cas je ne faisais pas semblant - de toute manière comment peut-on jouer la comédie quand on est si petite ? Le chiffon et la tétine que je tenais dans les mains me rassuraient. Ce jour-là, ma mère et le pédiatre ont insisté pour que je leur donne l'un ou l'autre. Je n'ai pas compris pourquoi ces deux doudous les dérangent, mais je n'ai pas eu le choix et je leur ai tendu ma tétine. Une grosse angoisse m'a aussitôt serré le cœur. J'ai dû me mettre à pleurer car j'entends encore le pédiatre prononcer ces mots en réaction :

« Tu charries ».

Et là, alors que j'avais juste besoin de mes doudous, d'un câlin, d'être rassurée, bref qu'on me traite comme une petite fille qui a peur du médecin, ma mère a répété en écho :

« Tu charries ».

J'ai visualisé quelqu'un en train de tirer une charrette. J'ignorais à l'époque le sens du mot « charrier », mais j'ai deviné que c'était négatif. Les deux adultes présents dans la pièce me reprochaient mon comportement : je n'avais pas le droit d'avoir peur, c'était interdit. Ma propre maman était d'accord avec le monsieur qui se moquait de mon angoisse.

Trente-cinq ans après les faits, je suis encore en colère quand je repense à ce moment. Est-il normal qu'un pédiatre, donc un médecin spécialiste des enfants, se permette de dire à une bambine stressée qu'elle « charrie » ? Est-il normal qu'une mère, de surcroît une mère qui clame partout qu'elle donnerait sa vie pour

son enfant, enfonce le clou en donnant du crédit aux propos invalidants d'un vieux monsieur qui aurait dû étudier la médecine du sport plutôt que la pédiatrie, en répétant : « Tu charries » comme un perroquet ?

Le pire dans tout cela, c'est que bien plus tard, à chaque fois que j'ai abordé avec ma mère le sujet du pédiatre et que je lui ai expliqué qu'il m'avait marquée négativement, elle a systématiquement balayé mon ressenti d'un revers de la main en répondant toujours la même chose :

« Oui, mais c'était un bon pédiatre ».

Dire cela, c'est fermer les yeux et se boucher les oreilles face à mon émotion de petite fille. Dire cela, c'est me répéter : « Tu charries » encore une fois. C'était un bon pédiatre, donc tais-toi. J'ai l'impression d'entendre les gens qui disent qu'il faut distinguer l'homme et l'artiste dans une affaire criminelle. Oui il a fait du mal, mais c'est un bon professionnel, et puis c'était il y a longtemps, alors pourquoi faire tant d'histoires ?

Je n'ai pas la prétention d'être une mère parfaite, en revanche quand ma fille a été prise en charge par une ORL qui était épouvantable en termes de pédagogie et de relationnel, j'ai récupéré le dossier et j'ai retiré Ambre des soins de cette personne, quand bien même c'était un bon médecin. On s'en moque que ce soit un bon médecin, en fait. Être un bon médecin ne justifie pas de maltraiter ses patients.

Quand je pense qu'aujourd'hui ma mère critique les gens qui sont « aveuglés par la blouse blanche », je trouve cela à mourir de rire.

2.

Maman

Ma mère a toujours été obnubilée par les violeurs, les tueurs et les pédocriminels. La moindre sortie à l'extérieur, la moindre entrevue avec une personne du genre masculin était synonyme de danger, de red flag, d'alarme qui clignote. Tous les hommes étaient bizarres. Tous les hommes étaient des connards. Tous les hommes étaient des prédateurs potentiels, et j'étais donc une proie potentielle. Un jour où j'ai fait une « crise de nerfs » (selon les termes de maman) parce que je refusais de mettre mon pyjama après le bain, elle m'a emmenée chez son « bon pédiatre » qui a regardé entre mes jambes si j'étais encore vierge. « Il m'a dit que tu avais un hymen très épais », m'a-t-elle d'ailleurs précisé plus tard.

Quand ma fille Ambre a commencé à aller chez une assistante maternelle, maman s'est réjouie que le mari de cette dernière soit absent toute la semaine car, je cite : « Pas de risque de pédophilie ». Un jour où Ambre s'est mise à pleurer parce que ma mère lui avait fait peur en l'attrapant par surprise, elle m'a regardée droit dans les yeux en me disant que mon compagnon Arnaud était bizarre et que la réaction d'Ambre lui faisait craindre qu'il ait abusé d'elle. Enfin, quand le fils d'Arnaud dormait dans la chambre d'Ambre en raison du manque de place dans notre appartement, elle m'a indiqué avoir peur qu'il se lève la nuit pour commettre des attouchements sur sa sœur.

Cette liste non exhaustive montre clairement que ma mère nourrit une obsession anormale pour les crimes sexuels.

Jeune adulte, j'étais terrifiée quand je sortais le soir. J'avais peur de me faire attraper à chaque coin de rue, à chaque station de métro. J'avais peur de me prendre un coup de couteau. J'avais peur de me faire jeter à l'eau par des types ivres et/ou vexés de s'être vus refuser une cigarette. J'avais peur de me faire suivre en voiture. Je me répétais mentalement ce qu'il me faudrait répondre en

cas de harcèlement de rue, je me visualisais en train de m'enfuir en courant et de me réfugier dans le premier bar venu. Pendant que mes camarades de fac passaient les meilleures soirées de leur vie, moi je me faisais accoster par tous les individus louches qui passaient par là et j'étais soulagée par le seul fait de rentrer vivante à la maison après une fête. La surprotection de ma mère m'avait rendue complètement vulnérable.

Aujourd'hui encore, à presque quarante ans j'ai toujours peur d'être suivie quand je vais au restaurant avec des collègues de travail. La dangerosité du monde extérieur est ancrée dans mon cerveau, marquée au fer rouge : les hommes sont dangereux, les hommes sont fous. La majorité des hommes n'a reçu aucune limite dans sa manière de traiter les femmes. Nous baignons tous dans la masculinité toxique, dans un monde où les hommes pensent que c'est normal de siffler une femme dans la rue et de la traiter de pute si elle ne répond pas. Il n'y a que chez moi que je suis à l'abri, loin des prédateurs-voleurs-pédocriminels, je ne respire que lorsque la porte est fermée à double tour et que j'entends le ronronnement rassurant du réfrigérateur.

Ma mère m'a demandé à plusieurs reprises si mon géniteur m'avait violée. À chaque fois j'ai répondu non, et à chaque fois elle a insisté en me demandant si j'en étais sûre. J'ai fini par douter : et si j'avais une amnésie traumatique ? Si mon cerveau s'était mis en mode survie et avait effacé un ou des viol(s) depuis les années 80 ? Est ce que, le jour où j'ai eu pour la première fois un sexe masculin dans la main ou dans la bouche cela ne m'a pas inconsciemment rappelé quelque chose ? Depuis des années je me triture le cerveau pour essayer de me souvenir d'un viol qui n'a peut-être jamais existé.

.Ma mère a une telle hantise des agressions sexuelles que je me pose la question de savoir si elle n'a pas elle-même subi un viol (occulté ou non), et/ou si une personne de notre famille n'a pas été violée - j'ai notamment de fortes présomptions concernant ma grand-mère. Il y a tellement de choses bizarres et de comportements déviants dans notre entourage, et ma mère est tellement habitée par ce sujet que cette hypothèse me semble tout à fait envisageable. Malheureusement, je pense que les personnes qui savaient quelque chose ont emporté leurs secrets dans la tombe.

3.

Maman

De mes deux ans à mes sept ans, ma mère et moi vivions chez mes grands-parents. Au début nous dormions toutes les deux dans la chambre du fond, celle que maman partageait avec sa sœur Rebecca lorsqu'elles étaient enfants. Un jour elle a décidé que je devais aller dormir dans l'autre chambre, celle qui donnait sur les escaliers. Je me rappelle un morceau de phrase qu'elle a dit pour justifier ce changement : « Tu es méchante avec maman et tu lui dis des grossièretés ».

J'ai trouvé cela profondément injuste. J'ai eu le sentiment d'être punie, expulsée de ma chambre parce que je disais des « grossièretés à maman ».

Je suis d'accord sur le fait que passé un certain âge, il est préférable qu'un enfant et sa mère aient chacun leur chambre quand cela est possible. En revanche, culpabiliser sa fille qui est en classe de maternelle et donc encore toute petite, en lui mettant sur les épaules la responsabilité du changement de chambre en arguant qu'elle parle mal à sa maman, me paraît aujourd'hui complètement lunaire.

S'est-elle au moins demandé pourquoi je disais des grossièretés ? N'a-t-elle pas vu un lien avec le fait qu'elle disait tout le temps « merde » et « putain », par exemple ? Je me souviens également qu'à l'époque je vomissais anormalement souvent, donc il y avait clairement quelque chose qui n'allait pas. Elle aurait pu chercher à en savoir plus mais elle a préféré s'arrêter à la surface, en l'occurrence les gros mots, une option bien pratique qui lui a permis de se débarrasser du problème en l'expédiant dans la chambre d'à côté - où j'ai continué à vomir une nuit sur deux.

Cela dit, s'il avait fallu compter sur son « bon pédiatre » pour chercher pourquoi j'allais mal, on était dans la panade. Donc il valait peut-être mieux mettre un mouchoir par-dessus, en effet.

4.

Papa

Quand j'étais petite, mon père était encore gentil avec moi. Je ne le voyais pas souvent, mais j'aimais bien quand il venait car il était gentil.

J'ignorais où il habitait. Quand il venait me chercher chez mes grands-parents, il n'avait pas le droit d'entrer dans la maison. Je crois même qu'au bout d'un moment il n'avait même plus le droit de sonner à la porte : je devais guetter l'arrivée de sa voiture et sortir toute seule pour aller le rejoindre. Tout le monde avait l'air de trouver cela normal mais moi cela me faisait de la peine. J'aurais voulu qu'on m'explique les choses, qu'on m'explique pourquoi papa était interdit de séjour chez nous. Il me semble que j'ai posé la question une fois, je ne sais plus à qui et j'ai oublié la réponse. De toute manière cette réponse n'avait vraisemblablement rien à voir avec la réalité, ou au mieux m'enjoignait à clore le sujet (le fameux : « Tu comprendras plus tard »), car si on m'avait donné la véritable raison, je ne me demanderais pas encore aujourd'hui, à bientôt quarante ans, *pourquoi papa n'avait pas le droit d'entrer*.

Quand je suis devenue maman à mon tour et que j'ai eu besoin de consulter une psychologue, cette dernière m'a expliqué : « Un enfant à qui on ne parle pas d'une chose va se faire son propre scénario, et bien souvent ce scénario sera plus grave que la réalité. Il va tout de suite s'imaginer qu'il y a eu des violences, par exemple ». Forte de ce conseil, je n'ai pas esquivé le sujet le jour où Ambre m'a demandé qui était mon père : je lui ai expliqué qu'il n'était pas mort, qu'il était bien vivant mais qu'elle ne le verrait jamais parce qu'il était méchant. Elle voudra certainement des détails quand elle sera plus grande, mais au moment où j'ai répondu à sa question, elle s'est contentée de ça. Elle a pu arrêter de se faire son propre scénario et elle est repartie vaquer à ses occupations d'enfant de quatre ans.

Pendant ma petite enfance mon père n'était pas encore méchant, en tout cas